

bas en souriant. Après quoi, s'adressant à la belle Sparre, sa favorite, qui entendait le français : — Viens, Sparre, s'écria-t-elle, viens voir un beau livre de dévotion, intitulé le *Moyen de parvenir*. Tiens, lis-moi cette page tout haut. » La belle demoiselle n'eut pas lu trois lignes, qu'arrêtée par les gros mots, elle se tut, en rougissant; mais la reine, qui se tenait les côtes de rire, lui ayant ordonné de continuer, il n'y eut pudeur qui tint, il fallut que la pauvre fille lût tout.

Ce livre a eu beaucoup d'éditions, la plupart avec des dates indiquées d'une façon bizarre, comme celle-ci, par exemple : *Imprimé cette année, nulle part, ou bien l'année pantragueline 100070032*. Le bibliophile Jacob en a fait une nouvelle édition en 1841, et, dans son introduction, il émet l'opinion que le véritable auteur pourrait bien être Rabelais.

Béroalde, outre son *Moyen de parvenir*, a laissé un assez grand nombre d'ouvrages écrits dans un style diffus et obscur, qui en rend la lecture très-difficile. Les principaux sont : les *Soupirs amoureux* (Paris, 1583); les *Ap-préhensions spirituelles, poèmes et autres œuvres philosophiques* (Paris, 1584); *Aventures de Floride* (1594, 4 vol.); les *Aventures d'Elisienne* (1597); la *Pucelle d'Orléans* (Tours, 1599); le *Voyage des princes fortunés*, etc. (Paris, 1610).

BÉROALDO (Philippe), littérateur italien, surnommé l'*Ainé* ou l'*Ancien*, né à Bologne en 1453, mort en 1505. Il contribua à la renaissance des lettres au x^e siècle et professa, jusqu'à sa mort, la littérature ancienne à Bologne, après avoir donné, depuis l'âge de dix-neuf ans, des leçons publiques à Parme, à Milan et à Paris. Le célèbre Pic de La Mirandole lui avait donné le surnom de *Bibliothèque vivante*. Béroaldo fut nommé, en 1486, l'un des anciens de Bologne, et appelé, pendant plusieurs années, aux fonctions de secrétaire de la république et député par le sénat auprès du pape Alexandre VI. On doit à Béroaldo de bonnes éditions annotées d'auteurs anciens, notamment de Lucain, Apulée, Pline, Suétone, Aulu-Gelle, Properce. Quant à ses propres écrits, on y trouve une véritable érudition, mais peu de critique et un style affecté. Le plus curieux est intitulé : *Declamatio ebriosi, scortatoris et aleatoris* (Bologne, 1499). Il a été traduit ou plutôt paraphrasé en français, sous le titre de *Trois déclarations, esquelles l'ivrogne, le putier et le joueur de dez, frères, débattent lequel d'eux trois, comme le plus vicieux, sera privé de la succession de leur père*, etc. (Paris, 1550).

BÉROALDO (Philippe), dit le Jeune, poète italien, neveu du précédent, né à Bologne en 1472, mort en 1518. Il fut un des plus brillants élèves de son oncle, se rendit à Rome, où il enseigna les belles-lettres, devint, en 1514, président de l'Académie de cette ville et, deux ans plus tard, fut nommé bibliothécaire du Vatican par le pape Léon X. Béroaldo a laissé des poésies laïnes, pleines de vivacité et d'élégance, qui eurent un grand succès et furent traduites en français par Clément Marot. Son meilleur recueil est intitulé : *Odorum tres libri et Epigrammatum liber unus* (Rome, 1530).

BÉROÉ s. m. (bé-ro-é — nom mythol.). Zooph. Genre de zoophytes acaléphes, voisins des méduses, composé d'animaux à corps ovale ou globuleux, garni de côtes saillantes et hérissées de filaments ou de dentelles, dans lesquelles on aperçoit une sorte de mouvement fluide : *Le corps des Béroés se dissout dans l'alcool*. Les Béroés sont éminemment phosphoriques, spécialement dans leurs cirrhes. (De Blainville.) Les Béroés, composés d'une sorte de gélatine transparente, se résolvent en eau lorsqu'on les blesse en les touchant. (Focillon.)

— **Encycl.** Les Béroés sont aujourd'hui classés parmi les acaléphes cténophores ou céliogrades; ils répondent à une division des acaléphes hydrostatiques de Cuvier. Leurs caractères sont, selon Müller : corps ovale ou globuleux, garni de côtes saillantes, hérissées de filaments; bouche conduisant à un estomac qui occupe l'axe du corps; le tout composé d'une sorte de gélatine transparente, se résolvant facilement en eau. Ces animaux sont phosphorescents; ils sont quelquefois réunis en très-grand nombre, et alors la mer présente un éclat merveilleux. M. de Blainville les divise en deux groupes : le premier groupe renferme les Béroés janina, hexagone, comprimé, orthoptère; le second, les Béroés ovale, melon, macrostome, globuleux, le medusa Béroé de Forskahl, le Béroé pileux ou globuleux, etc. Dans la famille des Béroés, on distingue encore plusieurs espèces de cydippes. V. ce mot.

Le Béroé de Forskahl est l'espèce la plus remarquable de cette famille; il habite la Méditerranée et notamment le golfe de Naples; en Provence, il est appelé *concombre de mer*. D'une teinte rosée, parsemé de nombreuses petites taches rouges, le corps du Béroé de Forskahl présente huit côtes d'une belle couleur bleue, auxquelles sont implantés des cils vibratiles très-fins. Sa forme est tantôt ronde et tantôt cylindrique, suivant qu'il est en repos ou en mouvement. La bouche de ce zoophyte est située à la partie inférieure et aboutit à un estomac qui occupe presque tout l'intérieur du corps. A la partie supérieure, on observe un petit mamelon renfermant plusieurs corpuscules cristalloïdes, qui reposent

sur une sorte de ganglion, dont on n'a pu déterminer encore la fonction d'une manière exacte.

Les Béroés n'ont point de cœur; l'organe central de la circulation consiste chez eux en un anneau musculaire qui, après avoir entouré la bouche, se dirige vers le sommet du corps, parcourt les côtes ciliées et revient à son point de départ. Le liquide qui circule dans ces canaux charrie un grand nombre de globules circulaires et incolores.

BÉROÉ, nourrice de Sémélé, dont Junon emprunta les traits pour donner à Sémélé le fatal conseil qui la perdit.

BÉREÆA, ville de l'ancienne Macédoine, dans l'Emathie, sur la rive gauche de l'Haliacmon, au S.-O. de Pella; prise par les Athéniens pendant la guerre du Péloponèse, elle fit partie de la Macédoine Ire, après la bataille de Pydna. L'Évangile y fut prêché par saint Paul; elle fut prise par les Turcs en 1397. C'est aujourd'hui Véria. Ville de l'ancienne Syrie, dans l'intérieur des terres, au N.-E. de Chalcis; agrandie par Seleucus Nicator, elle était connue, au temps des croisades, sous le nom de *Chalep*, d'où, plus tard, on a fait Alep.

BÉROÏDE s. f. (bé-ro-i-de — de Béroé, et du gr. *eidos*, apparence). Zooph. Genre d'acaléphes peu connu, mais qui paraît être voisin des Béroés.

BÉROÏDES s. m. pl. (bé-ro-i-de — rad. *bé-roé*). Famille d'acaléphes établie par Escholtz dans l'ordre des cténophores, et comprenant, outre les Béroés, les genres *medæa* et *pandora*.

BÉROLDINGEN (Francis, baron DE), minéralogiste suisse, né à Saint-Gall en 1740, mort en 1798. Il voyagea beaucoup pour étendre ses connaissances en minéralogie, en géologie et en agronomie. Ses principaux ouvrages, en allemand, sont : *Doutes et questions sur la minéralogie; Observations faites pendant un voyage dans les mines de vit-argent du Palatinat et du duché de Deux-Ponts, avec une carte pétrographique; Les Volcans des temps anciens et modernes*, etc.

BÉROLDINGEN (Joseph-Ignace, comte DE), homme d'Etat allemand, né en 1780, dans le Wurtemberg. Après avoir fait ses études de droit à l'université de Vienne, il servit quelques années dans les rangs autrichiens (1797-1803), fut rappelé par son souverain, devenu l'allié de la France, combattit dès lors dans les rangs français et fut chargé par Napoléon de plusieurs missions honorables. Il était général quand il fut choisi, la veille de la bataille de Leipzig, pour faire part à l'empereur de la défection du Wurtemberg, et il reçut personnellement un témoignage d'estime. Ambassadeur à Londres, en 1814, il fit signer au cabinet de Saint-James un traité d'indemnité fort avantageux pour son pays; puis il passa à l'ambassade de Saint-Petersbourg. Appelé, en 1823, au poste de ministre des affaires étrangères et de la maison du roi, il conclut des traités de douanes avec la Prusse et autres Etats de la confédération, et fit adopter quelques lois libérales. Il ne se retira du pouvoir qu'en 1848, après un ministère de vingt-cinq ans; il eût même pu rester aux affaires, et y resta provisoirement jusqu'à la formation du nouveau cabinet. Depuis, il n'est pas sorti de la retraite qu'il s'est choisie à Stuttgart.

BÉROLINUM, nom latin de Berlin.

BÉRON s. m. (bé-ron). Techn. Canal pratiqué dans le sommier inférieur d'un pressoir à huile ou à cidre, et qui est destiné à conduire le liquide au dehors, à mesure qu'il est produit par la machine.

BÉRONES, ancien peuple de la péninsule ibérique, sur la rive droite de l'Ebre, au-dessus de Calagurris; il occupait le territoire qui forme aujourd'hui la Navarre méridionale.

BÉRONIE (Nicolas), philologue français, né à Tulle en 1742, mort en 1820. Après être entré dans les ordres et s'être fait jésuite, il devint professeur d'humanités au lycée de sa ville natale et fut quelque temps bibliothécaire de l'Ecole centrale de la Corrèze. Beronie consacra la plus grande partie de sa vie aux études grammaticales et philologiques; il a composé un *Dictionnaire du patois du bas Limousin et plus particulièrement des environs de Tulle*, qui, sur le rapport de Raynouard, fut imprimé à Tulle, aux frais du gouvernement (1625, in-4°).

BÉRONIEN s. m. (bé-ro-ni-ain — du nom de Béron, fondateur de la secte). Hist. relig. Nom donné à des hérétiques qui confondaient les deux natures de Jésus-Christ, admettant que l'humanité du Christ était capable des mêmes opérations que le verbe.

BÉROSE s. m. (bé-ro-ze — motagne de la Tauride). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères de la famille des palpicornes, formé aux dépens des hydrophilés, et renfermant une douzaine d'espèces.

BÉROSE, historien et astronome chaldéen, né, suivant toute probabilité, sous Alexandre le Grand, fut prêtre de Bélus, à Babylone, sous le règne de Ptolémée Philadelphe. Suivant Vitruve (ix, 2), il quitta sa patrie pour aller en Asie professer la science chaldéenne. Il s'établit dans l'île et la cité de Cos et y ouvrit une école; il enseigna que la lune était

un globe dont la moitié est une éclatante lumière, tandis que l'autre a une couleur bleue. Il inventa une horloge d'étoiles ou cadran solaire : c'était un hémicycle creusé dans un carré et construit sur un plan réclinant. Plinie raconte aussi que Bérose se distingua dans l'astrologie et que, pour prix de ses prédictions, les Athéniens lui érigeaient, dans le Gymnase, une statue dont la langue était dorée. Cet écrivain avait composé une *Histoire de la Babylonie et de la Chaldée*, tirée des archives du temple dont la garde lui était confiée. Il en reste des fragments qui nous ont été conservés par Flavius Josèphe et par Eusèbe. En 1498, Annus de Viterbe publia, sous le nom de Bérose, une histoire en cinq livres, dont on ne tarda pas à reconnaître la fausseté. La dernière et la meilleure édition des fragments de l'historien chaldéen a été donnée par M. Müller dans la collection des *Historiens grecs*, de Didot (t. II, p. 495).

BÉROSOMES s. m. pl. (bé-ro-so-me — du lat. *bero*, sac, et du gr. *eidos*, apparence). Zooph. Tribu de la famille des acaléphes Béroïdes, comprenant les genres dépourvus de cils vibratiles.

BÉROT s. m. (bé-ro). Sorte de petite voiture.

BÉROTH, ville de l'ancienne Palestine, dans la tribu de Benjamin; victoire de Josué sur les Chananéens, qui voulaient s'opposer au passage des Israélites.

BÉROUDJ, nom que les Persans donnent à une grande ville indienne, que Vullus, dans son *Lexicon persico-latinum etymologicum*, identifie, avec assez de vraisemblance, à la ville de Barygaza, située dans la province de Guderat.

BÉROULD, théologien protestant. V. BÉROALDE.

BERQUEN (Louis), lapidaire. V. BERKEN.

BERQUIN (Louis DE), gentilhomme de l'Artois, né vers 1490, brûlé comme hérétique en 1529. Il devint de bonne heure, par ses rares qualités d'esprit et de cœur, l'ami du savant Badius. Ses démêlés avec la Sorbonne rendirent son nom populaire. Lorsque, en 1523, la police saisit chez tous les libraires les ouvrages de Luther, elle s'empara aussi des livres et des manuscrits de Berquin, suspect d'hérésie. Parmi ces livres se trouvaient des ouvrages de Berquin encore en manuscrits, des traductions et des écrits de Luther; tous furent déclarés hérétiques. Berquin refusa de se rétracter, et fut jeté en prison. Il en sortit quelques mois après, grâce à l'intervention de François I^{er}, et se retira dans le diocèse d'Amiens, où il souleva de véritables tempêtes par la hardiesse de ses opinions. Dénoncé par le clergé, jeté pour la troisième fois en prison, Berquin montra, durant les dix-huit mois que se prolongea son procès, une fermeté inébranlable, qui ne se démentit pas un seul instant. Erasme, son ami, l'avait en vain prévenu qu'il exposait ses jours et que la haine des prêtres finirait par l'emporter sur la clémence du roi. Rien n'arrêta son courage; il défendait ce qu'il croyait être la vérité sans s'inquiéter des conséquences probables d'une semblable hardiesse. Sa rare intrépidité, son mépris pour le péril ont fait dire à Théodore de Beze qu'avec la protection soutenue de François I^{er}, il aurait accompli en France une révolution semblable à celle que Luther opéra en Allemagne.

Nous trouvons, dans une lettre d'Erasme à Charles d'Atenhorf, des détails du plus vif intérêt sur la vie et la mort de Louis de Berquin. Nous en emprunterons quelques fragments à la traduction de MM. Haag. « Lorsque le jour du jugement approcha, il fut incarcéré, ce qui était d'assez mauvais augure. La sentence portait qu'après avoir vu brûler ses livres et avoir abjuré ses erreurs, il aurait la langue percée avec un fer, et qu'ensuite il serait emprisonné pour le reste de sa vie. Ayant ouï cette cruelle sentence, à laquelle il ne s'attendait pas, il en appela au roi et au pape. Alors, les juges, entendant cet appel avec dépit, lui dirent : « Si tu n'acceptes pas cette sentence, nous ferons que dorénavant tu n'en appelles plus à personne, » et, dès le lendemain, il le condamnaient au feu... Il fut amené sur une charrette au lieu du supplice. Aucun signe de trouble ne se manifesta en lui. On eût dit qu'il se livrait à ses études dans son cabinet, ou qu'il méditait les choses du ciel dans un temple. Même lorsque le bourreau, d'une voix farouche, annonça au peuple le crime et le châtiment, rien ne parut changer dans la fermeté de ses traits. Sommé de descendre du char, il le fit sans hésiter. Et il n'y avait rien non plus en lui de cette audace, de cette hauteur farouche qu'on remarque quelquefois dans les malfaiteurs : le calme d'une bonne conscience apparaissait en lui. Avant de mourir, il s'adressa au peuple; mais personne ne put rien entendre de ses paroles, tant étaient grandes les clameurs des soldats, clameurs commandées, à ce qu'on pense. Lorsqu'il fut étranglé, personne de la foule ne cria le nom de Jésus, qu'on a coutume d'invoquer au supplice des parricides et des sacrilèges. C'est ainsi qu'ils lui avaient aliéné l'esprit de tous, ceux-là qui sont partout et peuvent tout auprès des simples et des ignorants. »

Erasme termine sa lettre par ces paroles : « Les hommes pieux ont cela de commun avec

les impies qu'ils sont exposés à être condamnés, mutilés, pendus, brûlés, décapités comme eux. Les juges ont cela de commun avec les corsaires et les tyrans qu'ils condamnent, mutilent, mettent en croix, brûlent, décapitent comme eux. Les jugements des hommes sont divers. Heureux celui qui est absous au jugement de Dieu! »

Pour condamner Berquin, la Faculté avait extrait de ses ouvrages diverses propositions malsonnantes pour le clergé. Voici quelques-uns de ces ouvrages :

1^o *Epistre de saint Hierosme contre vigilance*.

2^o *La Déclaration des loüanges du mariage*. Cet écrit contient dix-huit propositions relevées et censurées par la Faculté. En voici deux qui donneront une idée de l'ouvrage : Proposition Ire : « Vous trouverez souvent en l'écriture sainte ces mots : « Mariage honore » ble et lit immaculé; de célibat ou de absti- » nence de mariage, vous ne trouverez en » seul mot. » — Proposition III : « Et ainsi il semble que celui qui n'est point ému d'amour conjugal ne doive être estimé homme, ains une pierre, ennemi de nature, rebelle à Dieu, et qui, par sa sotie, vient à perdition. »

3^o *Le Symbole des apostres, qu'on dit vulgairement le Credo, contenant les articles de la foy* (*Symbolum apostolorum*, d'Erasme).

4^o *Briève admonition de la manière de prier*. Deux propositions censurées dans cet écrit. La première porte : « que jusques à présent les brebis de Dieu ont été très-mal instruites par la négligence des pasteurs qui les doivent instruire de prier en langue qu'ils entendent, et non seulement de barboter des lèvres sans rien entendre. »

5^o *La Déclaration de la paix, se complaignant de ce qu'elle est de chacun déboutée et chassée*. Dans l'une des dix propositions censurées, Berquin dit : « Je n'ai point encore trouvé un seul monastère qui ne soit infecté de débats et de haines intestines. » Et dans la Xe, il ajoute ces réflexions : « Saint Paul ne veut ouïr entre chrétiens ces paroles : « Je suis » Apollone, je suis Céphe, je suis Paulin, je suis » sorboniste, je suis luthérien, » comme aujourd'hui aucuns disent : « Je suis cordelier, je suis » jacobin, je suis bernardin; » comme si c'était trop peu de dire : « Je suis chrétien; » car il ne veut point que Jésus-Christ, qui conjoint toutes choses, soit divisé par nous, comme qu'ils soient pires. »

Il faut ajouter à cette liste les quatre ouvrages suivants :

1^o *Enchiridion du chevalier chrestien, aorné de commandements très-salutaires* (Anvers, 1529, in-8°).

2^o *Le Vray moyen de bien et catholiquement se confesser*.

3^o *Paraphrases sur le Nouveau Testament* (trad. d'Erasme).

4^o *Traduction du traité De Votis monasticis, de Luther*.

BERQUIN (Arnaud), littérateur français, né à Bordeaux vers 1749, mort à Paris le 21 décembre 1791. Ses premières productions datent de l'année 1774, et dénotent du sentiment : ce sont des idylles gracieuses et des romances. On les trouve dans les recueils littéraires du temps, notamment dans l'*Almanach des Muses*. Le volume de 1777 donna la romance élégiaque intitulée : *Plaintes d'une femme abandonnée par son amant*, qui eut beaucoup de vogue. Tout le monde en répétait le refrain :

Dors, mon enfant, clos ta paupière,
Tes cris me déchirent le cœur :
Dors, mon enfant, ta pauvre mère
A bien assez de sa douleur.

Berquin a rendu son nom populaire par les ouvrages qu'il composa pour la jeunesse. On a de lui : *L'Ami des enfants* (surnom qu'on lui a souvent donné à lui-même), ouvrage destiné à inspirer aux enfants des idées morales et religieuses, et qui obtint en 1784 un prix décerné par l'Académie française; *Lectures pour les enfants* (1803); *Bibliothèque des villages* (1803); *Le Livre des familles* (1803), etc. La plupart de ses sujets sont empruntés à Weiss, à miss Trimmer et à d'autres littérateurs étrangers; mais ce qui est bien à lui, c'est l'ingénuité, la grâce naïve, le naturel et la douceur de ses charmants récits.

Imiter comme Berquin, c'est créer, et sa manière douce et naïve de raconter, toujours à la portée de l'âge auquel il s'adresse, lui donne un avantage immense sur ceux qui ont écrit pour le jeune âge. Berquin s'est peint dans ses écrits : il était pacifique, d'une humeur toujours égale et se plaisait beaucoup avec les enfants. Berquin fut, en 1791, année de sa mort, un des candidats proposés pour l'emploi d'instituteur du prince royal. Il avait rédigé le *Moniteur*, collaboré à la *Feuille villageoise* avec Ginguené, et donné quelques traductions de l'anglais. On a publié ses *Œuvres complètes* (Paris, 1803, 20 vol. in-8°).

BERQUINADE s. f. (bèr-ki-na-de — du nom de Berquin). Littér. Ouvrage écrit spécialement pour la jeunesse, et ressemblant, par le fond et par la forme, aux œuvres de Berquin : *N'allons pas oublier une jolie BERQUINADE à l'adresse des enfants de province*. (Ph. Busoni.) « Se dit plus souvent d'une œuvre sans vigueur, remplie de sentiments fades et développés d'une façon insipide : *De là, le tour du monde entrepris par Jean de La Roche*, »